

## The Twentieth Century : Ô Canada

Maxime Labrecque

Numéro 321, janvier 2020

The Twentieth Century

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93494ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

### ISSN

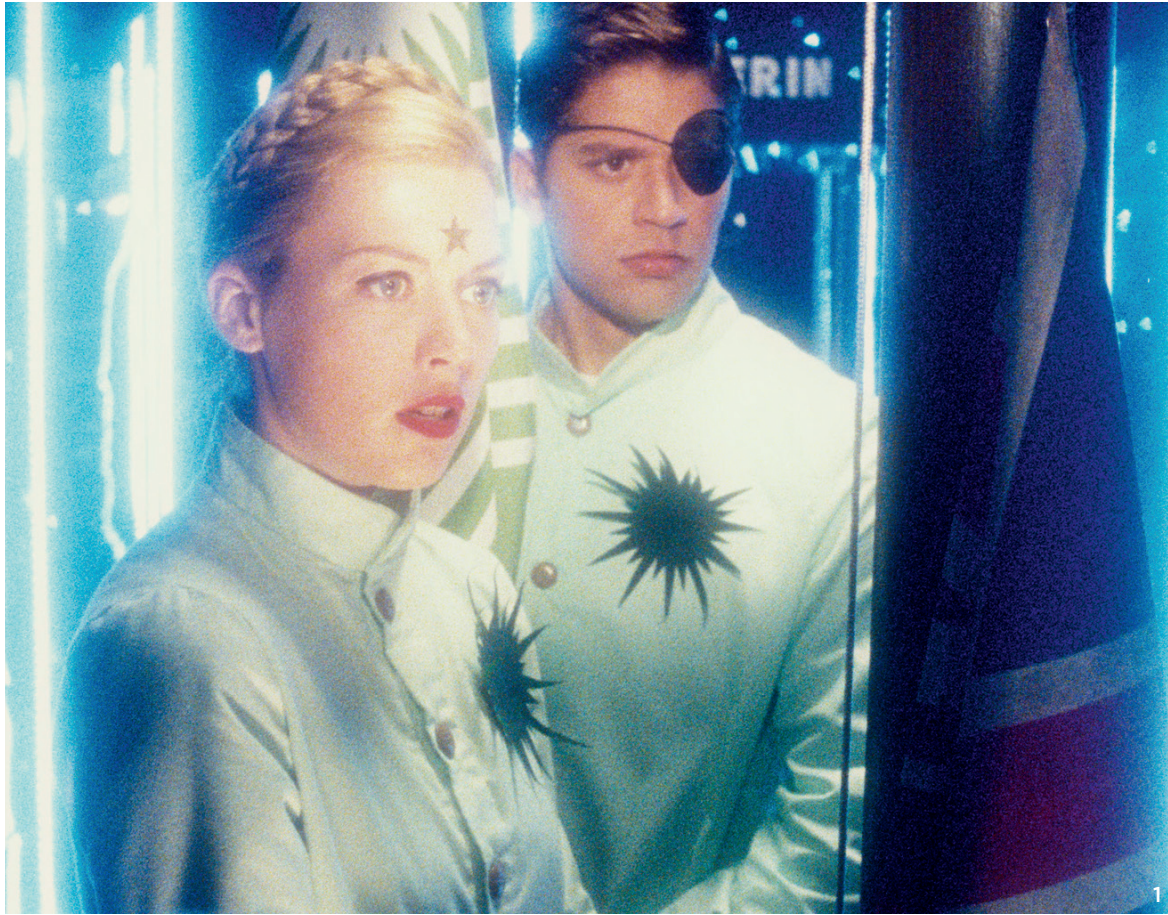
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Labrecque, M. (2020). The Twentieth Century : Ô Canada. *Séquences : la revue de cinéma*, (321), 4–5.



# THE TWENTIETH CENTURY

« *The Twentieth Century* constitue également un témoignage de l'amour que porte le réalisateur pour le Québec. Car à travers des brumes entourant la politique canadienne, la pointe lumineuse que représente la Belle Province semble un idéal inatteignable, un peu trop beau pour être vrai. »

1. Catherine St-Laurent  
et Mikhaïl Ahojja

2. Dan Beirne dans le rôle de  
William Lyon Mackenzie King

## Ô CANADA

MAXIME LABRECQUE

William Lyon Mackenzie King. À lui seul, le nom impose le respect. Après tout, l'illustre premier ministre a cumulé trois mandats sur une période s'étendant de 1921 à 1948. Au total, 21 ans au pouvoir; voilà qui vaut bien un portrait sur nos billets de 50\$. Mais au-delà des quelques amateurs de numismatique canadienne, qui peut s'enorgueillir de réellement connaître le King? Pour son premier long métrage, Matthew Rankin parcourt les dédales biographiques de ce personnage contradictoire. Avec pareil sujet, d'aucuns pourraient s'imaginer un style très convenu propre aux intemporelles capsules de la série « Minutes du patrimoine ». Or, ce serait ici méconnaître le côté délicieusement égrillard de Rankin. Parsemé d'anecdotes scabreuses et de rencontres fortuites, *The Twentieth Century* pose un regard à la fois attendrissant et critique sur une époque fuligineuse dans la politique canadienne. Car pour ce long métrage, Rankin s'amuse à gentiment subvertir l'épopée des plus brillants exploits et les fleurons glorieux de l'hymne national.

En se basant sur plusieurs faits étonnants – tirés à même le journal de l'illustre premier ministre – Rankin n'hésite pas à dépeindre un personnage torturé, pris entre les pulsions du « ça » et les remontrances du « surmoi ». Ô combien la perspective d'une analyse psychanalytique de ce film ferait saliver un futur chercheur en études cinématographiques! Mackenzie King est un personnage pris entre sa présumée destinée – l'inaccessible Ruby Elliot – et la douce Nurse Lapointe, incarnée par Sarianne Cormier –, qui a d'ailleurs elle-même largement contribué à façonner son personnage. Le cinéaste n'hésite pas à traîner son protagoniste dans la fange – ici représentée par Winnipeg, ville froide et épice de tous les vices – avant de pouvoir atteindre, par volonté mais aussi par chance, les sommets. Mais la tentation et les embâcles sont nombreux avec, au premier rang, la voluptueuse Violet, incarnée par Emmanuel Schwartz qui se glisse dans ce rôle telle une délicate main dans un gant de satin. Dans une scène culminante lors d'un dîner



d'État chez le gouverneur général, cette tentatrice déclenche l'alarme érectile, ce mécanisme honteux qui trahit le moindre mouvement pénien du pauvre King. En soi, cette invention symbolise à merveille toute la pression, voire l'oppression que subit constamment le protagoniste.

Chez le réalisateur manitobain, chaque scène devient un tableau enivrant qui frappe l'imaginaire. Car au-delà du sujet, c'est véritablement son style qui se démarque. On a souvent apposé l'étiquette surréaliste à ses précédentes œuvres, où un certain goût pour l'onirisme enveloppe le spectateur qui accède à son univers. Avec ce premier long métrage, force est d'admettre que cette même lignée perdue, que ce même filon est exploité avec une vigueur et une conviction renouvelées. Par sa direction artistique emballante, ce film tourné en studio – avec ses décors de carton-pâte aux lignes dures et épurées et ses effets optiques – nous plonge dans un univers à la fois féérique et cauchemardesque comme certaines œuvres de Man Ray ou de Buñuel pouvaient le faire. Le cinéaste emprunte des procédés propres au cinéma des premiers temps, qui caractérisent aussi le cinéma de Guy Maddin et d'Evan Johnson (avec l'excellent *The Forbidden Room*) et de quelques autres cinéastes regroupés autour du Winnipeg Film Group. En outre, ces réalisateurs partagent un amour profond pour le comédien Louis Negin, qui incarne ici l'un des personnages les plus exquis : Mother, la mère de King, protectrice alitée et manipulatrice chevronnée.

À travers cette enfilade de caméos plus insolites les uns que les autres, le risque qui guette le film est que celui-ci ne devienne qu'un amas d'idées éparses, de styles incongrus et trop variés et de trames narratives embrouillées. Mais le talent de Rankin réside dans cette capacité à produire une œuvre complètement cohérente, à laquelle il insuffle sa propre vision, son propre style. Le cinéaste fait montre d'un sens du détail inouï et, malgré le chaos apparent, chaque élément est exactement là où il devrait être. Et, admettons qu'ici, un traitement réaliste n'aurait pas eu sa place. Surtout, ce choix artistique lui permet de faire beaucoup avec peu. Il fallait, pour apprécier toute la folie et l'audace de ce film, ce côté onirique, cette fascination pour l'esthétique du cinéma des premiers temps, ce côté frondeur et sarcastique, qui procure autant de plaisir qu'en a King devant une chaussure usagée. Nulle surprise alors que cette œuvre a remporté le Prix du meilleur espoir de la compétition au dernier Festival du nouveau cinéma. Chapeauté par Vincent Biron à la direction photo, qui amène au projet toute son expérience, *The Twentieth Century* procure un ravissement visuel indéniable.

Cette biographie plutôt insolite passe nécessairement par un traitement humoristique. C'est en grande partie ce qui explique que nous passions un si bon moment en compagnie de cette œuvre qui ridiculise au passage tout le protocole hérité de la Grande-Bretagne et les quiproquos qui en découlent. Bien entendu, ce n'est pas la première fois que Rankin revisite la vie d'une personnalité; on n'a qu'à penser à l'excellent *Tesla : lumière mondiale* (2017) ou encore à *Mynarski chute mortelle* (2014). Mais ici, l'humour, s'il se révèle avec quelques gags, émane surtout du ridicule des situations et de la distribution des rôles elle-même. On se plaît, en effet, à voir apparaître le temps d'une scène, Marie Brassard, Annie St-Pierre ou encore Martin Dubreuil, qui dérident cette œuvre de manière glorieuse. *The Twentieth Century* constitue également un témoignage de l'amour que porte le réalisateur pour le Québec. Car à travers des brumes entourant la politique canadienne, la pointe lumineuse que représente la Belle Province semble un idéal inatteignable, un peu trop beau pour être vrai. Chose certaine, cette œuvre a le mérite de nous faire revisiter notre Histoire, que l'on connaît peu au fond. La guerre des Boers, Joseph-Israël Tarte et bien d'autres personnages ou événements défilent, entre fiction et réalité, invitant le spectateur à remettre en question les idées reçues et les dogmes constitutionnels. À travers tous ces délires, tous ces cabotinages, il est fascinant de réaliser que nous ne sommes pas, au fond, si loin de la réalité. ▲